



# D'AILLEURS

## La parole comme manifestation de la vie : les ateliers d'écriture des Mères de la Place de Mai

Leopoldo Brizuela

*L'auteur est écrivain, poète et traducteur. Il a publié sept livres dont deux anthologies de textes des Mères de la Place de Mai. Depuis 1987, il coordonne les ateliers d'écriture des Mères de la Place de Mai, dont la renommée s'étend de l'Argentine au Brésil et à l'Espagne en passant par le Canada. Il était l'invité du Centre d'études et de documentation d'Amérique latine (CEDAI) en mars 1993, qui a organisé des rencontres publiques avec l'auteur à travers le Québec.*

*En Argentine, entre 1976 et 1983, plus de 30 000 personnes ont été portées disparues. Les mères et les épouses de ces personnes disparues ont depuis réclamé leur retour ou des renseignements sur leur sort. Depuis avril 1977, ces mères manifestent, coiffées du symbolique foulard blanc, tous les jeudis sur la Place de Mai. C'est ce qui leur a valu leur nom.*

PHOTO : Gerardo Dell'Orto

Lorsque les Mères de la Place de Mai ont décidé de mettre sur pied un atelier d'écriture en 1990, elles luttèrent depuis déjà treize ans pour voir triompher la vérité.

Chacune d'elles, à partir de 1977, a quitté sa cuisine pour aller rejoindre le groupe des Mères qui, sur la place publique manifestaient en face du siège même de la dictature militaire, afin de dénoncer la disparition de leurs enfants, militants de l'opposition, et pour réclamer leur «réapparition à la vie».

C'est à partir de leurs propres paroles, simples et claires, qu'elles ont élaboré leurs premiers mots d'ordre, qu'elles ont rédigé leurs demandes et qu'elles ont écrit des milliers et des milliers de lettres au monde entier. Coude à coude, au péril de leur vie, elles ont aussi commencé à se parler, à se reconnaître et à considérer la prise de parole comme un ferment de leur unité et de leur croissance.

Avec le retour de la démocratie en 1983, et malgré la dénégation des militaires, on a pu savoir que les 30 000 disparus avaient été emprisonnés dans des camps de concentration, torturés et soumis à de terribles humiliations, pour finalement être assassinés. Le nouveau gouvernement a décrété l'amnistie pour tous les assassins. Mais les Mères n'ont pas lutté en vain et aujourd'hui, loin de se taire, leur discours a mûri et s'est élargi : elles ne réclament plus leur fils et leur fille chacune pour soi mais, selon leur propre expression, elles ont «socialisé la maternité» et elles réclament «tous les enfants de tous», au nom de toutes les victimes d'un système répressif,

pour qui le souvenir des enfants disparus et de leur lutte montre clairement la voie à suivre, celle de la dignité absolue.

Comme l'a dit une écrivaine argentine, «devant l'absence de justice réelle, la parole des Mères, cette voix qui nous parle dans chacune de leurs actions, continue d'occuper le seul espace où se pratique la justice; face au passé, face au présent, face au futur».

d'entre elles n'avait imaginé qu'un jour elle écrirait, n'avait jamais espéré se rebeller contre son rôle de femme au foyer, confinée dans l'espace privé.

Depuis que je coordonne cet atelier, j'ai porté une attention particulière à toutes ces caractéristiques, de manière à élaborer une approche de travail qui consiste essentiellement à donner un appui à chaque Mère dans sa pratique et sa réflexion, pour



### La naissance de l'atelier

Le fait que les Mères de la Place de Mai aient décidé de former un atelier pour s'approprier l'outil qu'est l'écriture, n'est rien d'autre que l'aboutissement d'un long processus, quelque chose qui a germé dans l'histoire du groupe et qu'il était nécessaire de concrétiser.

Je voudrais préciser ici que leur démarche est aussi révolutionnaire, dans la mesure où il s'agit de femmes dont l'âge varie de 60 à 80 ans, dont l'instruction se résume, pour la plupart, à la fréquentation de l'école primaire. De plus, elles proviennent des classes populaires, et aucune

l'aider à préciser ce qu'elle veut dire et comment elle veut le dire.

Mon objectif principal, en tant que formateur, n'a pas été d'imposer des règles sur «comment écrire», mais plutôt de m'assurer que ce groupe si particulier de femmes, et chacune de ces femmes, trouve son propre mode d'expression qui lui permette d'exprimer cette «différence», sans la trahir ni la réprimer. Mon objectif principal, en tant que compagnon de lutte, comme jeune qui enseignait et qui, à son tour, apprenait d'elles, fut de faire en sorte que le meilleur qu'elles offrent à leurs enfants et aux autres femmes leur serve de tremplin pour réaliser le saut dif-

Dans la classe traditionnelle, celui qui écrit différemment est puni, corrigé. Dans notre atelier, il fallait faire en sorte que la personne qui écrivait de façon différente ne se sente pas en faute, précisément parce que nous étions un groupe distinct et constitué sur la base de nos différences. «Et même les différences entre nous sont ce que nous célébrons le plus, pense aujourd'hui

des approximations successives, des griffonnages. Un travail où - comme le travail militant - on perd presque toutes les batailles, sauf la dernière». Dans ce processus d'apprentissage, que bien sûr je ne pouvais pas prévoir et qui s'est construit de classe en classe, on peut dégager trois moments fondamentaux.

1) Les jeux : durant la première année, nous avons travaillé exclusivement avec des

qu'avait laissés en chacune l'enseignement de la langue à l'école primaire. Mon objectif consistait à faire en sorte que chaque Mère, qui pensait se retrouver dans l'ambiance d'une classe traditionnelle, se retrouve vite plongée dans un climat joyeux de récréation.

2) Les rêves : au début de la deuxième année de travail, les Mères ont exprimé le désir de «commencer à voler». «Nous voulons écrire nos rêves», ont-elles dit.

Les textes de cette période initiale sont inclassables quant au genre, et d'une diversité absolue, mais il reste que la majorité avait une base autobiographique. La nécessité de «voler», que nous avons définie petit à petit, nous a amenés à lâcher la bride à l'imagination, à se dégager progressivement de l'obligation de «livrer un témoignage» pour accéder une expression chaque fois plus libre, tant en ce qui a trait aux thèmes traités qu'à la forme du texte.

Et ce, non pas pour fuir la réalité ou soi-même. Bien au contraire: les Mères avaient compris avec la pratique que souvent, la fiction est plus vraie qu'une autobiographie, en autant qu'elle touche librement nos plus profonds désirs, nos vérités les plus cachées. Dans l'autobiographie, comme le dit une des Mères, «apparaît l'image de nous-mêmes que nous voulons bien montrer aux autres».

C'est pourquoi j'ai cessé de donner des consignes de jeu et j'ai commencé à les guider dans leurs textes et leur mémoire, dans leurs rêves et dans leur imagination, pour finalement générer les images à partir des-



l'une des Mères, parce que nous découvrons des modèles nouveaux, et parce que cela nous permet de réfléchir sur notre propre identité».

### **De l'atelier à la récréation**

Bien sûr, même pour les Mères, qui dans leurs propres activités de militantes avaient acquis une lucidité particulière par rapport au pouvoir de la parole et à son importance politique, il s'agit d'un objectif très élevé et très difficile à atteindre. Pour citer le romancier Guillermo Martínez, «... du travail invisible, des manifestations et contre-manifestations quotidiennes,

jeux. Je proposais une consigne ludique au début du cours, et chaque Mère répondait spontanément en écrivant un texte selon un thème et dans une forme absolument libre.

Lors de l'évaluation, à la fin du cours, on cherchait à analyser les caractéristiques de cette réaction spontanée, que mettaient en relief les différences entre ces femmes. Dans un jeu en atelier, rien n'est bon ou mauvais à condition de tenir compte d'une manière ou d'une autre de la consigne (même pour la transgresser). Toute réponse est valide tant qu'elle nous sert à penser.

Pour les femmes, le jeu servait à réparer les traumatismes

quelles les récits et les poèmes s'élaborent. Riches et complexes comme la réalité elle-même.

3) Vers une oeuvre personnelle : dans un troisième temps, après un an de travail d'écriture sur les rêves, et avec l'appui du coordonnateur et de chacune des compagnes du groupe, les Mères se sont lancées dans l'écriture de leur oeuvre personnelle respectivement. Il ne s'agissait plus seulement d'un rêve personnel; mais d'un projet extrêmement important, la réalisation de quelque chose de très profond.

Ma tâche ne consistait plus à motiver le groupe face à la création - chacune trouvait alors cette motivation en elle-même ou dans le travail des autres - mais à coordonner les séances pendant lesquelles chaque Mère décidait de ses écrits et demandait une opinion ou un conseil aux autres.

Du je au nous : maintenant, pour clore ce grand cycle, nous nous apprêtons à affronter la quatrième année de travail, période qui consiste à écrire, entre autres, l'histoire du groupe.

Ce thème qui, aux yeux de plusieurs collègues, aurait dû être le premier traité, les Mères ont décidé de l'aborder seulement après avoir atteint une certaine maturité en écriture. Par une pratique passionnée et minutieuse, elles ont acquis la capacité de réfléchir à partir de ce qu'elles sont, tâche que personne d'autre, même avec la meilleure volonté du monde, ne pourra jamais accomplir.

Paroles de femmes parfois silencieuses, voix de la lutte et de la rébellion, qui ne veut pas remettre aux autres le soin de dire ses espoirs ou sa douleur.

### *La vie à travers les paroles*

Pour plusieurs raisons, je ne crois pas qu'il serait pertinent de faire ici une analyse critique des textes des Mères. Permettez-moi seulement de souligner certaines circonstances qui, à mes yeux, peuvent concerner quiconque s'intéresse à la problématique de l'écriture et de son engagement dans la vie sociale.

1) Si la lutte des Mères porte essentiellement sur la défense du droit à la vie, elles ont, avec l'atelier d'écriture, revendiqué et exercé le droit pour tous et toutes à l'accès à l'écriture. Non seulement pour exprimer notre réalité intérieure, mais aussi pour la comprendre et pour échanger avec les autres à partir de nos découvertes. Ce dialogue est le meilleur moyen de parvenir à une vie pleine et libre.

Il est probable que la rédaction littéraire, les grandes oeuvres, demeurent le privilège de quelques élus. Mais le langage est le patrimoine de toute la communauté; il est sa mémoire, et l'écriture, en ce sens, est un outil indispensable à la vie collective. Une arme pour lutter contre la pire ignorance : la nôtre.

2) Avec cet outil, les Mères ont réussi dans leur pays un véritable miracle : faire réapparaître à la vie leurs enfants disparus, les ramener à la vie par la parole en vainquant ainsi la mort et l'oubli que voulaient leur imposer les puissants.

Lorsque les générations futures se pencheront sur cette période sombre et sinistre de l'histoire de l'Argentine, peut-être que seulement la voix des Mères pourra à elle seule remplir ce trou laissé dans le tissu social par l'assassi-

nat de leurs enfants. Leur voix, parlée et écrite, lance une sorte de pont au dessus de l'abîme de l'oubli, qui nous relie aux sources mêmes de la vie.

3) Lire les textes des Mères, c'est retrouver, dans ce triste monde où il est dit qu'on ne peut rien changer et qu'il est inutile de lutter, la croyance en une utopie, dont la construction peut donner un sens à toute notre vie. À une époque où la notion d'écriture engagée est tombée dans le discrédit général, les Mères ont montré un engagement total pour une cause et elles écrivent des textes résolument engagés dans cette cause, et qui pour elles ne sont pas de vains discours.

4) «Nos enfants ont accouché de nous». C'est là une des phrases que répètent les Mères continuellement, et sur laquelle elles fondent l'identité de leur groupe. Dans un poème écrit dans le cadre de notre atelier, Cota, une Mère de 81 ans, a dit : «De mon enfant, par dessus tout, j'ai appris à apprendre».

Je crois que cet atelier a été pour elles un accouchement, où elles ont, contre vents et marées, remis au monde leurs enfants. Et à travers cette expérience, les Mères, leurs enfants et nos soeurs, nous montrent à apprendre. À jeter un regard humble et dévoué, passionnément curieux et engagé sur toutes les choses de la vie.



(traduit de l'espagnol par Micheline Séguin et Louise Lavallée)